

EPOQUES DE CRISE, DE TRANSITION
DE DECADENCE.

par

Alexandre VEXLIARD

Il n'est pas difficile de réviser dans de nombreux écrits d'auteurs, très divers — sociologues, psychologues, économistes, (et nous passons sous silence les publicistes, les poètes, les écrivains), — des formules du type suivant, qui donnent lieu par ailleurs à d'infinis développements : nous traversons en ce XX^e siècle une époque «de crise», ou «de transition» à quoi l'on ajoute d'une façon explicite ou implicite, qu'il s'agit d'une période de «décadence» par rapport à certaines «valeurs»; de les dissertations laissent sous-entendre par ailleurs que que l'idée de *progrès*, devenue populaire dans certains milieux, ne représente que des «illusions.» Notre propos est d'examiner ici les idées et les faits que recouvrent les concepts de «crise», de «transition», de «décadence» et incidemment celui de *progrès*, appliqués à notre temps.

Les problèmes liés à l'emploi de ces concepts nous paraissent particulièrement importants, dans les sciences humaines, parce que, trop souvent, ils sont utilisés, sans autre commentaire, comme des procédés d'explication des événements et des faits de la vie sociale. Aux questions: Pourquoi y a-t-il une recrudescence de la criminalité, de la délinquance juvénile en particulier, des maladies mentales, des suicides, des divorces, des guerres internationales, des grèves, des malaises individuels et sociaux des mouvements plus ou moins révolutionnaires?... la réponse est toute prête et elle est à peu près uniforme : si nous souffrons de cette avalanche de malaises, c'est parce que nous traversons une période de «*crise*» de «*transition*», voire de *décadence*; dans certains cas, cette décadence est attribuée à notre engouement (injustifié, dit-on), pour l'idée de *progrès*.

Qui porte ces accusations? Comment s'articulent-elles entre les notions de «crise», de «transition», de «décadence»? Quelle est la signification véritable de ces réquisitoires? Tels sont les principaux points que nous examinerons ici.

Les réquisitoires. — Les sciences humaines se proclament volontiers «objectives», «impartiales.» De ce fait elles s'interdisent l'accès de certains domaines réputés «tabous», et l'emploi de certains termes parce que, dit-on, l'on risque de se fourvoyer dans un dédale anti-scientifique des jugements de valeur. Cependant, l'on ne se prive pas de prononcer les termes de «crise» et d'époque de «transition», termes qui comportent éminamment des jugements de valeur. Ce procédé est d'autant plus dangereux que le jugement de valeur est dissimulé ici sous un masque d'une pseudo-scientifique objectivité. Ceux qui font usage de cette terminologie sont si nombreux, qu'un recueil de citations, même très brèves en cette matière, prendrait vite l'ampleur d'un volume, voire d'une petite bibliothèque. Nous répétons, et nous ne nous lasserons pas de répéter que l'emploi de cette terminologie comporte un grave danger : celui de conférer à des mots aux contours imprécis, une valeur explicative.

Nous nous contenterons d'évoquer quelques exemples, cités pour mémoire, et dont l'on pourrait se passer, car le lecteur pourrait aisément en trouver dans d'innombrables ouvrages des sociologues, psychologues et économistes de notre temps. Signalons par exemple, dans cette perspective, l'ouvrage relativement neutre, la *Social Psychology*,¹ de I. A. Piere et Farnsworth; les auteurs expliquent ainsi les malaises et les incertitudes de notre temps : nous traversons, disent-ils, une période de transition, où les anciennes valeurs ont perdu leur force et où de nouvelles valeurs ne se sont pas encore constituées. Par ailleurs, Freud, (auquel les deux précédents auteurs sont nettement opposés), dès 1896, expliquait aussi la recrudescence des maladies mentales, des névroses, par la décadence des valeurs traditionnelles, en particulier de celles de la religion. Autrefois, disait-il d'une façon imagée, lorsque l'individu se trouvait dans une situation «conflictuelle» sans issue, il avait la ressource de se réfugier dans un couvent; de nos jours, il se «réfugie» dans la névrose ou la psychose. La confession elle aussi, offrait un exutoire aux conflits; cet exutoire est également aboli par la décadence des croyances religieuses.

On voit que la terminologie que nous évoquons ici est employée par

¹ LA PIERE R. T. and FRANSWORTH, P. R., *Social Psychology*, Mc Graw. Hill, N. - Y., 2^o éd. 1949. p. 5.

des auteurs, qui par ailleurs, se trouvent nettement en conflit sur toutes les autres questions. C'est ainsi que Pitrim A. Sorokin, (également opposé à Freud) dans nombre de ses ouvrages, qualifie aussi notre époque, comme un âge de «crise», de «transition», — dans un sens il est vrai particulièrement fécond et constructif.² On voit que ces auteurs de tendances très différentes, voire opposées, se trouvent unis pour soutenir la thèse d'après laquelle, on expliquerait les malaises de notre temps par les notions de «crise» et de période de «transition», de conflits, de décadence des valeurs anciennes et ainsi de suite. Si les «doctes» s'expriment ainsi, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'opinion publique, soutenue par une littérature plus ou moins romancée, accepte, sans discussion, les explications des événements que nous vivons, par la magie de ces quelques mots, plus ou moins étayés par quelques exemples.

Dans ce travail de formation de l'opinion, Freud et ses nombreux continuateurs, ont joué un rôle qui n'est pas négligeable. Même ses disciples dissidents, sont d'accord avec lui sur ce point. Dans la littérature psychanalytique, à elle seule, nous serions fort embarrassés pour faire un choix d'exemples développant ces thèmes, tant ils sont nombreux. Mais tous laissent supposer que, si notre époque est une période de «mouvement», de «mobilité», de crise, de transition, *il existait autrefois un temps de tranquillité, de calme, où la personnalité de l'individu pouvait s'épanouir d'une façon harmonieuse.* L'ennui, c'est que nos auteurs ne parviennent pas à nous dire d'une façon précise, à quelle époque historique se situe cet «autrefois», où l'individu pouvait se développer en harmonie avec les exigences de la Société. Nous aurons à revenir sur la situation hypothétique de cette période «bienheureuse» de l'humanité. Mais avant de poursuivre, nous croyons devoir ouvrir une parenthèse à propos des jugements de valeur dans les domaines des sciences humaines.

Des jugements de valeur. — Nous avons fait allusion à plusieurs reprises à des jugements de valeur, portés d'une façon indirecte, par les sociologues, psychologues et économistes, alors qu'ils se défendent d'en faire usage, au nom de l'objectivité scientifique. Nous croyons devoir nous élever contre la thèse généralement admise sans discussion, surtout depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, selon laquelle la science, pour

² Parmi les nombreux ouvrages où P. A. SOROKIN développe ces thèmes signalons : *The Crisis of our Age; Tendances et déboires de la Sociologie américaine et des sciences apprentées*, préface de G. Gurvitch Ed. Aubier, 1959. Trad. de *Fads and Foibles of Modern Sociology and related Sciences*, Boston, 1957.

être objective, doit se garder de tout jugement de valeur et se contenter de constater de faits et découvrir des lois. Or dans les domaines des sciences humaines, à côté de ces constats, il y aura toujours une marge indispensable où viendront s'infiltrer, qu'on le veuille ou non, des jugements de valeur. L'honnêteté scientifique, consisterait non pas à les éviter à tout prix, mais au contraire à en prendre nettement conscience, et à mettre en pleine lumière la perspective des valeurs dans lesquelles on se place.

On croit par exemple éviter la terminologie valorisante en usant d'expressions telles que : «asocial», «anti-social», «inadapté», «inintégré», non-intégré, atypique, désorganisé, pour désigner des valeurs négatives, et le contraire, de ces mêmes expressions pour les valeurs positives ou désirables. L'emploi de ces termes peut être légitime dans de nombreux cas. Mais ils sont susceptibles de créer une confusion inextricable, pour ne pas dire intolérable, lorsqu'ils se substituent (sous prétexte d'objectivité) à des mots familiers tels que : criminel, délinquant, immoral, aliéné, pervers, et autres expressions comportant certes une nuance valorisante, mais qui seuls, s'appliquent à des états, des faits, des phénomènes connus, observables, définis.³ Peut-on seulement imaginer le nombre considérable de catégories d'individus disparates qui peuvent entrer dans des catégories telles que, celles d'asocial ou d'atypique, catégories où l'on aurait de la peine à trouver un principe unificateur, susceptible de servir de base à une définition intelligible?

Nous voudrions souligner par ces remarques, que : 1°. Le domaine d'investigation des sciences humaines est imprégné de l'univers des valeurs; il n'y a pas lieu de s'en étonner ni s'en défendre; c'est dans la nature des choses. 2°. Au point de départ de ces investigations ainsi qu'à leur aboutissement, on trouvera toujours des problèmes des valeurs. Bien peu de recherches auraient été entreprises, s'il n'en avait pas été ainsi. Ce n'est que dans la zone intermédiaire entre le point de départ et l'aboutissement des recherches que l'on peut rencontrer des secteurs

³ Un grand criminel, disons un ganster professionnel, peut être un «anti-social», c'est à dire ennemi de la société. Mais en fait, il ne l'est presque jamais : il transgresse certes la loi, mais le but de son activité criminelle est de pouvoir un jour s'intégrer dans la société et de se mettre sous la protection de ses lois. Aussi bon nombre de gangsters, finissent ils dans la peau de quelque «honnête» patron d'un bar. Par contre, bon nombre d'individus réellement anti-sociaux, ceux qui sont révoltés contre l'ordre social, ne sont nullement des criminels. Or, le terme anti-social est utilisé systématiquement comme synonyme de criminel. C'est une source évidente de confusions.

et l'aboutissement des recherches que l'on peut rencontrer des zones neutres, où les constatations «désintéressées» peuvent avoir la première place⁴ 3°. L'honnêteté et l'objectivité scientifiques consistent non pas à faire abstraction des valeurs, ce qui est pratiquement impossible, mais à prendre position, en connaissance de cause, par rapport à ces valeurs, et à affirmer ouvertement cette position, sans en avoir honte.⁵

Après cette parenthèse, passons à l'examen de nos concepts centraux: les époques de crise, de transition, de décadence.

Qu'est-ce qu'une «crise»? — Nous ne saurions passer ici en revue toutes les acceptations sous lesquelles est employé le terme «crise», même en nous bornant aux significations qui lui sont accordées dans les sciences humaines. D'une façon générale, le terme crise est appliqué, ou aurait du être appliqué, à une période de *courte durée*, qui marque un point *culminant et décisif* dans l'évolution d'un processus. L'emploi-type de ce terme est emprunté à la médecine, où une crise désigne le point culminant d'un processus pathologique, qui doit décider du cours ultérieur de la maladie.

Or, qu'entend-on lorsqu'on parle d'époque de *crise*, qualifiant ainsi celle que nous traversons? Signalons en passant, qu'en sociologie, après la première Guerre Mondiale et surtout au cours des années 30, on usait de préférence du terme «crise», alors qu'après la seconde Guerre Mondiale, on emploie plutôt l'expression, époque de «transition». Les deux termes sont employés à peu près comme synonymes. Ce changement de terminologie n'est pas tout à fait dépourvu d'une signification... disons... puérite, superstitieuse. C'est que, après la grande crise économique des années trente, aux yeux des économistes le terme «crise» est

⁴ Les faits sur lesquels nous pouvons appuyer cette affirmation sont innombrables. Aurait-on jamais entrepris les recherches en sociologie, psychologie, psychiatrie, sur la criminalité juvénile, par exemple si d'une part nous n'avions pas été surpris par les formes nouvelles de ce phénomène socio-psychologique et si d'autre part, nous n'avions pas cherché les moyens de la combattre? De même, les recherches si variées, sur les «groupes», les «motivations», les «communications», les «opinions», ont toutes d'une part pour point de départ un problème lié à des valeurs, et pour but, un procédé qui nous permettrait d'acquérir une maîtrise sur les phénomènes psycho-sociaux, dans un sens orienté par un système de valeurs.

⁵ L'économie politique est probablement la première des sciences humaines, à qui nous devons dès le XVIII^e siècle, des recherches entreprises selon une attitude «positive», «désintéressée». Mais c'est aussi la science qui s'est départie le plus tôt de cette objectivité, car, dans ses investigations trop de «valeurs» ou disons mieux d'«intérêts» étaient en jeu. A tel point que c'est la discipline qui a le plus «triché» avec les faits.

devenu «tabou». Cette attitude a «déteint» sur les sociologues. On lui substitua en économie politique, plusieurs autres mots, parmi lesquels les termes «dépression», puis «recession», «recul», sont les plus connus.

En sociologie, le terme crise, s'applique à peu près dans le même sens, lorsqu'on parle d'époque (période ou âge) de crise d'une civilisation, d'une société, d'une nation.

Y a-t-il une «crise» de notre temps? — Y a-t-il une «crise» particulière à notre temps, comme se plaisent à le dire, les psychologues, les sociologues, les économistes? Traversons-nous une période de «transition»? Nous ne le pensons pas. Car, dans le sens où l'entendent les auteurs que nous avons évoqués, toutes les périodes de l'histoire pourraient être qualifiées d'époque de «crise» ou de «transition.» Parler d'époque de crise, cela laisse entendre, qu'il existait «autrefois», «jadis», des époques «normales», et calmes. Pour prendre un exemple typique, après la guerre de 1914-18, l'on pensait en général en Europe, et plus particulièrement en France, que l'après-guerre amènerait le retour des temps «normaux», soit ceux d'avant-guerre, que tout rentrerait dans l'ordre, comme, avant 1914. En vérité, l'histoire n'a jamais connu de retours vers le passé de ce genre. Il se mêlait à cette foi dans le passé une note qui aurait été comique, s'il ne s'était agi des espoirs exprimés par les plus grands esprits du temps.

Ainsi, que pendant longtemps, l'on pensait en France, que le franc retrouverait après-guerre, sa valeur de 1914 et sa convertibilité en or. Tous les économistes et tous les financiers parlaient le plus sérieusement du monde de la possibilité et de la nécessité ce renversement de l'histoire. Lorsque, au bout de quinze ans de discours enflammés sur ce thème, parsemés d'un vocabulaire pseudo-scientifique, on prit enfin conscience, et à regret de *l'impossibilité* patente d'un tel revirement de l'histoire, Poincaré proclama qu'on allait «stabiliser» le franc au cinquième de sa valeur de 1914. Cette opération était considérée comme si grave et si solennelle, qu'afin de l'entériner pour les «siècles à venir», l'on convopua les deux Chambres (diputés et sénat reunies) à Versailles, comme s'il s'agissait de l'élection d'un nouveau Président de la République. Ma'is le franc-Poincaré, stabilisé'en 1928, avec tant d'apparat et pour l'éternité, devait être dévalué à nouveau, en 1936 comme d'ailleurs toutes ou presque toutes les monnaies du globe. Car la «stabilisation» n'était qu'une «dévaluation.» Plus tard, quelque vingt opérations successives de ce genre, furent réalisées avec plus de discrétion, souvent par de simples décrets.

Nous avons rapporté cet exemple, pour montrer à quel point, les

hommes les plus éclairés, secondés par des techniciens éminents (en l'occurrence, des économistes), ont peine à prendre conscience des réalités de leur temps et surtout de leur signification. Car, le phénomène de dévaluation des monnaies est devenu universel, pour des raisons objectives qui semblaient échapper aux hommes responsables de contraires à leurs convictions solennellement proclamées.⁶

*
**

N'est-ce pas une erreur de perspective analogue que nous rencontrons chez ceux qui cherchent à expliquer les malaises individuels et collectifs de notre temps, en évoquant les concepts de « crise », de « transition », de « décadence » ?

Pour être clairs, ces trois termes signifient dans leur pensée que notre époque est caractérisée par : 1°. Des fermentations, des mouvements, des transformations, des bouleversements dans les rapports sociaux et inter-humains, rapports qui sont parvenus à un stade d'une *acuité exceptionnelle (crise)*. 2°. Que cette crise signifie le *passage* de la société d'un état social à un autre, d'une culture à une autre, d'un mode de vie à un autre. Lorsque nous aurons franchi cette *période de transition*, tout ira le mieux dans le meilleur des mondes, tout rentrera dans « la normale » ou

⁶ Nous nous permettons de citer ici un autre exemple significatif, montrant à quel point les hommes les plus éminents, se montrent peu conscients des réalités qu'ils sont appelés à régir. Lorsque, en 1919, l'on discutait à Versailles la question des réparations que l'Allemagne aurait à verser, Clémenceau devait annoncer dans un discours le montant exigé. « Mais en quelle monnaie ? » lui demanda l'expert-économiste qui était son conseiller. « En marks, bien sur », dit Clémenceau. « Non, répliqua l'économiste, s'ils paient une telle somme en Marks-papier, ceux-ci seront fortement dévalués, il faut exiger la somme en or. » C'est ce que fit Clémenceau, le plus sérieusement du monde. Mais lorsqu'on fit les comptes, l'on s'aperçut, que le montant exigé était tel, que tout l'or extrait de la terre depuis l'origine des temps, n'y aurait pas suffi. On comprit que de tels transferts de pays à pays ne pouvaient s'effectuer qu'en *marchandises*, ce qui aurait signifié une avalanche de produits allemands, reçus gratuitement par le gouvernement français, que celui-ci aurait été obligé de revendre sur le marché national.

Cette opération aurait ruiné l'industrie française. Devant pareille menace, on renonça aux réparations. Pour justifier cet abandon, un représentant de l'industrie française prononça cette parole remarquable : « Les Français préfèrent rester dans la majesté de leurs ruines, plutôt que de voir les Allemands relever leurs maisons ». Pour la relation de ces faits Cf. DUBOIN J., *L'économie distributive s'impose*, éd. Ledis, Paris, 1951.

dans une nouvelle forme de normalité, qui est décrite différemment et conformément aux désirs personnels des différents auteurs. Il est entendu, ou sous-entendu, que cette période se situe entre deux époques de normalité et de calme. 3°. Certains ajoutent qu'il s'agit de *décadence*, c'est à dire de dévalorisation de coutumes, usages, modes d'action, du passé auxquels nos auteurs attachent une importance et une valeur particulières. Mais ceux qui parlent de *décadence*, sont de moins en moins nombreux, car l'on veut toujours éviter les termes qui paraissent comporter une nuance valorisante ou affective. En général, on remplace ces termes, par d'autres, apparemment neutres, mais qui ne manquent pas d'acquérir rapidement un sens valorisant, et dans la plupart des cas, ils en possédaient déjà un. Si bien que, les termes en usage dans les sciences humaines, finissent par posséder de nombreuses significations, souvent contradictoires, hétérogènes, ce qui ne contribue pas à la clarification des problèmes déjà complexes, que posent les phénomènes que l'on s'efforce d'éclaircir et d'expliquer. Nous en avons donné quelques exemples plus haut.

Les «siècles d'or» des sociétés : Mais quelle est l'époque du passé qui n'aurait pas pu être qualifiée de période de *crise*, de *transition*, de *décadence*? Où se situe dans le passé cette période «normale», par rapport à laquelle il aurait été possible de parler de *crise* ou de *transition*? Quelle est donc l'époque qui n'a pas été marquée en l'espace d'une génération (quarante ans) tant pour l'individu, que pour la société, par des transformations considérables, des bouillonnements intenses, des mouvements, des fermentations sociales, (*crise*) et qui de se fait ne se présentait pas comme une période de *transition* entre ce qui a été et ce qui sera dans dix ou vingt ans?

Où est cette période «normale»? Est-ce celle de la *crise* des années 1930, celle de la guerre 1914-18? L'époque de Napoléon? celle de Cromwell? de la Guerre de Cent ans? de Charlemagne? La plupart des auteurs qui font usage de cette terminologie, paraissent vouloir situer l'Age d'Or de la «normalité», avant 1914 et sensiblement entre 1870 et 1914 ou même entre 1815 et 1914. Examinons donc succinctement cette dernière période, ce «Siècle d'or». Car il faut bien qu'il y ait eu «Siècle d'or» pour que l'on lance avec une si décisive véhémence, l'anathème sur notre vingtième siècle.

Que se passe-t-il en cette période, de «calme» dite «l'époque victorienne»? Les monnaies demeurent relativement stables, ce qui donne grande satisfaction aux économistes, qui se fient un peu trop aux appa-

rences⁷. Les principes de l'économie libérale tendent à s'imposer, mais également en apparence. Au surplus, à cette époque, le libéralisme économique avait un sens bien déterminé, il signifiait : «le monde aux produits anglais». Mais à part cela, reste-t-il aux hommes beaucoup de sujets de satisfaction? Malgré le calme relatif, nous avons au cours de ce siècle, trois guerres à l'ouest de l'Europe et une dizaine à l'est; des guerres coloniales; deux grands mouvements sociaux et politiques (1830 et 1848), secouent l'Europe entière, renversent des trônes, et quelques dizaines de crises économiques. Mais par-dessus tout, et c'est là le fait dominant, les villes se peuplent d'une façon massive, attirant une foule misérable d'hommes chassés des campagnes et qui ne trouvent qu'un moyen de subsistance précaire incertain dans l'industrie en plein essor. Nulle sécurité n'existe pour ces hommes, ces femmes, ces enfants et à cette époque, l'on a grand-peine à établir une distinction entre l'ouvrier et le mendiant, entre *les classes laborieuses et les classes dangereuses de la société*.⁸

Si nous nous référons aux critères évoqués plus haut, que faut-il de plus, pour qualifier cette période d'or, (XIX siècle) d'époque de *crise*, de *transition*, de *décadence*? Pour les *hommes*, une existence remplie de *dangers* et que menace une *insécurité* permanente et sans issue, n'est-elle pas ce qu'il y a de plus intolérable? Les heurts, les conflits, les calamités qui affectent *la grande majorité des hommes* au XIX^es. sur le plan de la vie individuelle, les changements, les bouleversements qui se produisent sous leurs yeux et à leurs dépens, sont dignes des caractéristiques les plus classiques que l'on évoque lorsqu'on parle de période de crise ou de transition, en sous-entendant notre siècle. Mais si l'on voulait bien faire une comparaison honnête, il est difficile de dire quelle période était plus sûre plus stable *pour la majorité des hommes*.

⁷ L'illusion de stabilité provient de ce que monnaies étaient restées liées à l'or, et étaient des monnaies d'or; mais l'or se dévaluait sans cesse, si bien que les prix montaient. Du fait de l'accroissement du stock mondial d'or et de sa dévaluation corrélative, il n'était pas nécessaire de «rognier» les monnaies, comme dans le passé.

⁸ Cf. l'ouvrage remarquable de Louis CHEVALIER, portant le titre *Classes laborieuses et classes dangereuses, au XIX s.* Plon, 1959, où ces faits sont décrits sous une forme moderne. Mais les titres analogues étaient nombreux déjà l'époque de Balzac et de Victor Hugo, tant en France, qu'en Angleterre et en Allemagne. Louis Chevalier donne à cette situation, une interprétation démographique. Mais au point de vue de la misère des masses, la situation était encore pire au XVIII^e siècle, alors, que la population était stable, voire en légère décroissance.

Et que dire des grandes structures sociales? Les cartes géographico-politiques sont bouleversées, ce qui entraîne des migrations de populations entières, des trônes sont renversés, à la suite de mouvements violents ou d'interventions étrangères, les régimes politiques subissent des transformations profondes. Cependant, en Europe, ce sont les effets des transformations économico-techniques, qui sont ressentis le plus durement par les hommes, qui sont ballotés par les migrations forcées qu'elles entraînent, les longues périodes de chômage (crises économiques), les bas salaires et toute la suite de misères qui sont décrites avec tant de vigueur par les écrivains et les enquêteurs de ce temps.

Ce XIX^e siècle, ne présentait-il pas toutes les caractéristiques d'époque de crise et de transition, de nos auteurs contemporains? D'ailleurs, Freud, ne le dénonçait-il pas déjà comme tel? Ce qui crée aux yeux de certains une illusion de stabilité, c'est que, en face des réformes sociales, qui amorcent une relative sécurité sociale, les privilégiés de cette époque du «laissez-faire», crient au scandale et à la décadence de l'humanité. Pour eux, le scandale consiste en ce que l'on a institué sous une forme *obligatoire*, l'assurance contre les accidents de travail, par exemple, alors que d'après leur doctrine, tous les hommes devraient être capables, en toute circonstance de se tirer d'affaire tout seuls. Ce sont encore de les continuateurs tenaces ces doctrinaires du laissez faire qui ont combattu avec tant de véhémence les réformes sociales, devenues indispensables aux Etats-Unis, lors de l'élection du président Roosevelt.

Autres époques «normales». — Faut-il chercher plus loin dans le passé, une époque qui n'aurait pas été une ère de transition, de crise, de décadence? Serait-ce le XVIII^e siècle, où les historiens voient typiquement, l'étape préparant les fermentations révolutionnaires, et la décadence de l'Ancien Régime absolutiste? Le XVII^e siècle, du moins en France, pourrait être, selon les apparences une période de stabilité, dont le règne long et prestigieux, de Louis XIV paraît être le gage. Mais même si l'on fait abstraction des remous internationaux, qui secouent alors l'Europe entière, là encore le sociologue a-t-il le droit de se fier aux façades majestueuses édifiées par des courtisans admiratifs, dont les meilleurs historiens se font l'écho? Le Siècle de Louis XIV a été celui de la flatterie. Mais avons-nous le droit de suivre dans cette voie les courtisans du Roi-Soleil? Dans toutes ces questions le sociologue doit se placer, non pas au point de vue d'une minorité privilégiée qui, en certaines circonstances, a tendance à trouver que tout est pour le mieux

dans le meilleur des mondes, mais *au point de vue du grand nombre des hommes*. Or, le règne de Louis XIV, est l'un des plus féconds de soulèvements de toute sorte, que la «grande histoire» a tendance à réleguer dans la «petite histoire». Ce règne de grandeur débute par deux «frondes» qui sèment la terreur et surtout la misère dans l'ensemble du pays. Les résistances des protestants, de même que les innombrables soulèvements des paysans, voués à une misère bestiale, sont réprimés féroceement par les «dragonnades» et autres expéditions militaires. Si l'historien n'y fait pas toujours attention, c'est que les contemporains, ont tendance à croire eux-mêmes qui la «racaille» des campagnes et des villes, de même que les «hérétiques huguenots», méritent à peine le nom d'hommes. Cette «masse» méprisée n'existe guère aux yeux des courtisans de Versailles, qui composent l'élite intellectuelle d'alors. Seuls parmi les grands écrivains, Boileau et la Fontaine osent y faire allusion en quelques lignes. Ici encore pour la masse des hommes la vie est faite d'insécurité et de dangers variés, venant des choses et surtout des hommes. Passons sur le XVI^e siècle, qui lui est reconnu comme une période de crise et de transition, avec ses guerres de religion, ses mouvements culturels et humanistes, ses brassages nationaux. Mais arrêtons nous, par contre, au Moyen-Age.

Le Moyen-Age du romantisme. — Il existe autour du Moyen-Age une sorte de légende mystique, qui est propagée non seulement par les poètes et les romanciers, mais encore, ce qui est plus grave par des historiens nombreux, des sociologues et des psychologues. Aux yeux de nombre d'entre eux, ce fut pour l'homme une ère de quiétude, de sécurité, de stabilité, jamais atteinte dans l'histoire de l'humanité. Pourquoi en fut-il ainsi? Nous résumerons ici brièvement les arguments de ces apologistes. Un psychologue français, de tendance freudienne, décrit d'une manière idyllique les relations humaines de cet âge d'or : le paysan et l'artisan y vivaient, travaillant au sein de leur famille, les métiers se transmettant de père en fils, de même que les principales fonctions sociales.⁹ Les tableaux de ce genre, repris par de nombreux auteurs contemporains, veulent les opposer aux incertitudes de notre temps. Georges Friedman insiste lui, dans ses ouvrages¹⁰, sur le fait que «le travail en miettes» contemporain, est la cause majeure des malaises de notre temps et il l'oppose au travail de l'artisan de jadis, qui lui, accomplissait l'oeuvre

⁹ ALLENDY R. *Capitalisme et Psychanalyse*, Denoël, Paris, 1929, Les tableaux

¹⁰ FRIEDMAN G., *Le Travail en Miettes*, Gallimard, Paris, 1957, et cf. d'autres ouvrages du même auteur, en particulier, *Où va le travail humain?* Gallimard, 1955.



complète, et y trouvait une satisfaction à la fois psychologique et sociale. P. A. Sorokin, lui, trouve dans le haut Moyen-Age chrétien, surtout, une ère de félicité pour les hommes, mais ici essentiellement à cause de l'essor de la vie spirituelle, religieuse, qui tend à dominer l'ensemble des actions humaines comme elle domine les institutions. P. A. Sorokin semble vouer une admiration particulière pour la période qui va du IX^e au XI^e. siècles¹¹. En parlant du Moyen-Age, l'on dit encore que ce fut une période de solidarité humaine qui se manifestait, paraît-il d'une façon exceptionnelle, dans l'organisation des corporations, dans la vie religieuse et dans l'interdépendance de la hiérarchie féodale.

Arrêtons là ce résumé de louanges à l'adresse du Moyen-Age et examinons ce qu'elles valent aux yeux d'un observateur tant soit peu attentif et objectif.

Les «valeurs» médiévales. — Il est vrai qu'au Moyen-Age, l'Eglise, a tenté parfois de jouer un rôle modérateur dans cette civilisation uniquement basée sur la violence, sur l'affirmation du droit du plus fort. Mais cette action était en pratique, non seulement inefficace, mais encore on peut relever que les gens d'église, grands, petits et moyens, se conduisaient exactement comme les seigneurs, que l'on confond souvent, à cause de leurs violences et de leurs injustices avec les brigands. Essayons de sérier les questions. On trouve certes au Moyen-Age nombre de déclarations humanitaires, charitables, chevaleresques, mais hormis quelques faits exceptionnel, ou simplement légendaires, où voit-on l'application de ces principes?

1^o. Dans le domaine *politique*, celui du pouvoir, à tous les échelons, les différends se règlent par des guerres incessantes entre les rois, les seigneurs, les vassaux, les suzerains. Dans bien des cas, ce sont des chefs de brigands qui deviennent seigneurs. D'ailleurs les droits féodaux sont toujours remis en discussion et la guerre de Cent Ans, n'en est que la manifestation la plus considérable et la plus connue. Les seigneurs ecclésiastiques se conduisent comme les laïcs, et on les voit même endosser la cuirasse et ceindre l'épée pour combattre leurs adversaires. ou conquérir de nouvelles terres. Ces guerres incessantes créent bien entendu un état de *danger et d'insécurité permanents, pour la grande masse misérable des paysans et des travailleurs.*

2^o. La *solidarité*, qui devrait s'exprimer en principe dans les organisations *corporatives* et dans les liens féodaux, n'est qu'une image d'Épi-

¹¹ Cf. SOROKIN P. A. *Crisis of our Time.* — New-York 1958.

nal, qui ne devient réalité que pour un nombre très restreint d'hommes et dans des secteurs très limités. En effet, les artisans et négociants qui font partie des corporations, constituent *une minorité riche et privilégiée*. Lors du premier recensement de la population de Paris, en 1270 (sous Saint-Louis), l'on dénombrait sur 250.000 habitants, environ 6.000 maîtres-artisans et marchands, 5.000 compagnons et 50.000 «vagabonds et gens sans aveu». En 1420, ces derniers sont, à Paris au nombre de 80.000. Des chiffres analogues sont donnés tout au long du Moyen-Age, pour toutes les villes de France et d'Europe. Les apologistes du Moyen-Age sont fascinés par le destin des 6.000 maîtres-artisans. Quant à nous, nous pensons que le sort des 50.000 «vagabonds et gens sans aveu» est pour le moins aussi intéressant, surtout quand on se donne la peine de connaître leurs origines. Au surplus, nombre de ces artisans sont également misérables, et sont obligés de louer leurs bras tous les matins en place de la Grève (à Paris), à leurs collègues plus chanceux. C'est que *l'artisan médiéval, n'est nullement comparable à l'ouvrier de nos jours*. C'est un privilégié, qui ne travaille que pour une minorité de seigneurs et de bourgeois. Le «peuple», bâtit de ses propres mains ses maisons, fabrique ses meubles, confectionne ses vêtements, tisse ses lainages et ainsi de suite. La fameuse solidarité du Moyen-Age, ne joue donc que dans des cercles extrêmement restreints. La *paroisse*, autre foyer déclaré de solidarité, ne se porte qu'au secours de ses ressortissants. Les «étrangers» en sont impitoyablement «*bannis*», s'ils viennent y chercher quelque secours, parce que leur propre paroisse a été détruite par le feu, les inondations, la guerre, la famine ou quelque épidémie. Or, les calamités naturelles ou sociales de ce genre étaient endémiques tout au long du Moyen-Age, et c'est là qu'il faut chercher pour une grande part l'origine des vagabonds et gens sans aveu, dont l'armée est ainsi renouvelée au cours des temps.¹²

3°. L'Eglise crée bien pour les misérables des hôpitaux, des refuges des asiles divers, mais ils sont peu nombreux, et chaque établissement n'accueille en général et en nombre limité, pour quelques jours que des individus déterminés: par exemple, certains malades, des vieillards d'une région, des pèlerins, des étrangers, etc., seulement pour une ou deux nuits.

¹² Cf notre *Introduction à la Sociologie du Vagabondage*, M. Rivière, 1956, où les innombrables ressorts de l'insécurité, pour la grande masse des hommes, et l'origine des vagabonds et gens sans aveu, sont examinés avec plus de détails. Pour la période contemporaine, cf. *Le Clochard, étude de Psychologie sociale*, Desclée De Brouwer, Paris-Bruges, 1957.

Bref, un examen objectif des faits, tant soit peu approfondi, ne permet pas de maintenir la «légende» d'un Moyen-Age, qui, grâce à ses principes de solidarité, de charité à ses organisations, aurait créé une ambiance de sécurité particulièrement favorable à l'épanouissement de l'individu. Tout au plus s'agissait-il de palliatifs, d'une efficacité médiocre, tendant à atténuer l'indescriptible désordre qui régnait alors, désordre où les nombreux différends entre les puissants étaient réglés par une action violente et chaotique, où l'individu se trouvait écrasé, par des mouvements qu'il était incapable de contrôler.

CONCLUSION. — Nous avons insisté quelque peu sur la période du Moyen-Age, car c'est celle qui est le plus souvent évoquée par opposition à notre XX^e siècle, lorsqu'on le qualifie de période de *crise*, de *transition*, de *décadence*. Nous croyons, avoir montré, que pas plus qu'une autre période de l'histoire, la nôtre ne mérite ces qualifications. Sur le plan humain, et pour le plus grand nombre des hommes, dans les sociétés occidentales, du moins. C'est notre époque, qui comparée au passé, offre le plus de *sécurité*, de *solidarité*, de *bien-être*, aux hommes et qui font défaut essentiellement en période de «crise». Toutefois, il est incontestable, que notre époque comporte des problèmes graves, qui lui sont propres. Mais ce n'est pas en nous référant au passé, ou en créant de *faux problèmes*, que nous parviendrons à nous en rendre compte, à les connaître, les comprendre et à les résoudre. La tâche des sciences humaines n'est pas de se payer de mots tels que «crise», «transition» pour expliquer la situation de notre temps. Il s'agit de déceler et d'analyser ces problèmes, dans leurs termes nouveaux, originaux. Ces problèmes ne sauraient être résolus en se référant à un passé qui ne reviendra jamais. Le défi qui est lancé aux sciences humaines consiste à découvrir les faits vraiment *essentiels*, *déterminants*, dans la marche des événements et éventuellement, la façon dont nous pourrions réagir à ces faits.

Trop de faux problèmes et de concepts vides, encombrant aujourd'hui les sciences humaines. Est-ce pour n'avoir pas la peine d'affronter les vraies difficultés qu'on les dissimule de cette façon?

Faculté des Lettres
(D.T.C. Fakültesi)
Université d'Ankara.